

Olivier Morin. Toute la candeur et la vivacité de l'enfant

Christian Saint-Pierre

Number 132 (3), 2009

Portraits d'une génération

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2009). Olivier Morin. Toute la candeur et la vivacité de l'enfant. *Jeu*, (132), 110–112.

CHRISTIAN SAINT-PIERRE **Olivier Morin**
TOUTE LA CANDEUR
ET LA VIVACITÉ DE L'ENFANT

Ma « rencontre » avec Olivier Morin s'est produite en 2002 entre les murs de l'Espace GO. Le comédien, fraîchement émoulu du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, tenait deux petits rôles dans *les Feluettes* de Michel Marc Bouchard, revisités par Serge Denoncourt quinze ans après leur naissance sous la houlette d'André Brassard. Je me rappelle sa Baronne de Hüe, passionnée par la pêche à la ouananiche, mais surtout son étudiant qui, contraint de jouer l'esclave syrienne dans le spectacle du père Saint-Michel, clamait de tout son cœur, plein de bonnes intentions : « Il se meurt, le bel Adonis. Pleurez ! Pleurez ! Il est mort le bel Adonis. Pleurez ! Pleurez ! » Un moment absolument désopilant. Après ce spectacle, Denoncourt ne cessera plus de faire appel au comédien. Les rôles auront beau être modestes, les apparitions de Morin seront chaque fois remarquées et remarquables.

AVEC DENONCOURT

En 2004, Morin incarne un Pylade des plus efféminés dans *Oreste : The Reality Show*, une adaptation de la pièce d'Euripide produite par le Théâtre de l'Opsis. Qu'on apprécie ou non la relecture du personnage, il faut avouer qu'il fait toute une impression. La même année, il est l'Ange annonciateur au corps difforme dans *le Peintre des madones* de Michel Marc Bouchard, quelque chose comme un observateur omniscient, un narrateur aussi lucide que diminué. En chérubin, le comédien était particulièrement émouvant. Presque nu, couvert d'argile, il traînait sur la scène de l'Espace GO des membres qui paraissaient atrophiés et tordus.

En 2005, dans *Gertrude (Le Cri)*, la sulfureuse pièce de Howard Barker, le comédien incarne un Hamlet adolescent. Son héritier danois est en pleine puberté, terrassé par un complexe d'Œdipe plutôt malsain, emporté par le rire et les larmes, la crainte et l'attirance. Pour plusieurs, ce rôle est celui de la révélation. Par moments, en effet, Morin volait carrément la vedette. En 2007, chez Duceppe, dans *la Leçon d'histoire*, une pièce de Alan Bennett, il est Posner, le souffredouleur de la classe. Ajoutons qu'au moment d'écrire ces lignes, Denoncourt et Morin s'apprentent à créer, toujours chez Duceppe, *Fragments de mensonges inutiles*, le plus récent texte de Michel Tremblay. Le comédien partage le haut de l'affiche avec Gabriel Lessard.

Malheureusement, je n'ai pas vu Olivier Morin dans *le Bruit des camions dans la nuit* de Martin Pouliot, monté par Michel Bérubé au Théâtre d'Aujourd'hui, ni dans *le Revizor* de Gogol, mis



Olivier Morin (Hamlet), en compagnie d'Anne-Marie Cadieux, dans *Gertrude (Le Cri)* de Howard Barker, mis en scène par Serge Denoncourt (Espace GO, 2005). © Robert Etcheverry.

en scène au Théâtre Denise-Pelletier par Reynald Robinson, ni dans les *Pièces de guerre* de Edward Bond, mises en scène au Prospero par Robert Reid. Je m'en mords d'ailleurs les doigts ! Mais j'étais bien là en 2004 quand il a donné chair et os au personnage de Jimmy dans *Louisiane Nord*, la pièce de François Godin mise en scène au PàP par Claude Poissant. Dans ce spectacle, comme dans *Du vent entre les dents* d'Emmanuelle Jimenez, créé par Martin Faucher en 2007 au Théâtre d'Aujourd'hui, Olivier Morin et Émilie Bibeau incarnaient, pour notre plus grand bonheur, un frère et une sœur. À vrai dire, entre ces deux-là, depuis le Conservatoire, la complicité est palpable, à la vie comme à la scène.

JEUNESSE ÉTERNELLE

En vieillissant, Olivier Morin ne perd rien de son androgynie, l'un de ses plus grands atouts. Avec son corps frêle et son visage délicat, il continue de tenir des rôles d'enfants et d'adolescents, parfois même des rôles de femmes. Ou bien alors, il défend des êtres rattachés à l'enfance, au sens où leur manque de confiance en eux les fait hésiter à entrer dans l'âge adulte.

C'est ainsi qu'il a incarné un Oreste friable dans *Elektra* de Hugo Von Hofmannsthal, mise en scène par Luce Pelletier à l'Opsis ; un enfant pétri d'angoisses dans *les Flaques*, une pièce de Marc-Antoine Cyr mise en scène par Jasmine Dubé des Bouches Décousues en collaboration avec le chorégraphe Pierre-Paul Savoie ; un jeune acteur élisabéthain spécialisé dans les rôles féminins dans *Elizabeth, roi d'Angleterre* de Timothy Findley, mise en scène au TNM par René Richard Cyr ; un garçon ayant un faible pour la symétrie et une peur terrible des lignes dans *Toc Toc* de Laurent Baffie, mise en scène par Carl Bécharde pour le compte des Productions Juste pour rire ; un prince sans bravoure dans *le Lion en hiver* de James Goldman, mise en scène par Daniel Roussel chez Duceppe ; un Octave pleutre dans *les Fourberies de Scapin* et nulle autre que la fille des Capulet dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare, deux pièces montées au Théâtre Denise-Pelletier par Daniel Paquette.

Mais son plus beau rôle des dernières saisons, il semble que ce soit celui de Klaus, l'un des deux jumeaux du *Grand Cahier* de Agota Kristof produit par le groupe Bec-de-Lièvre. C'est la comédienne Catherine Vidal, de plus en plus metteuse en scène, qui le lui a donné. De ce spectacle que je n'ai pas encore vu et qui met aussi en vedette Renaud Lacelle-Bourdon, on dit le plus grand bien. Heureusement que la production, lauréate de trois prix au premier Gala des Cochons d'or¹ (meilleure production théâtrale, meilleure mise en scène et meilleure interprétation), n'a pas terminé sa course : je pourrai ainsi la rattraper. Jusqu'ici, le comédien a fort bien tiré profit de son *casting*. Il ne faudrait toutefois pas que des metteurs en scène sans imagination finissent par l'enfermer dans un type de rôle, l'empêchant d'explorer des territoires nouveaux.

TALENTS DE MOINS EN MOINS CACHÉS

Ce portrait d'Olivier Morin ne serait pas complet si on omettait d'y préciser que le jeune homme est aussi artiste peintre. Représentant le plus souvent des personnages inquiétants, disproportionnés, voire grotesques, ses huiles sur toile et sur bois sont fascinantes. Il faut aussi ajouter qu'il s'adonne de plus en plus sérieusement – enfin, façon de parler – à la musique au sein des groupes Otarie, Les Froeurs et Incontinental. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les chansons écrites, composées, interprétées et enregistrées avec les moyens du bord par Morin et ses complices sont délicieusement kitsch et irrévérencieuses. ■

1. Le 18 juin dernier, la nouvelle cérémonie de remise de prix du théâtre émergent, sous la coordination artistique de Marcelle Dubois, a souligné la qualité du travail des compagnies et artistes qui ont adhéré en 2008-2009 à la saison Carte Premières, des créateurs qui, rappelons-le, évoluent en marge des théâtres institutionnels de Montréal.